

Quelques considérations partielles à propos du moment de la passe dans la cure¹

Il s'agit, déclare-t-on, d'un moment, du moment dit de la passe dans la cure, en principe vers sa fin, celui sur lequel un analyste averti peut prendre appui, s'il juge que "c'est le cas", pour éventuellement désigner comme passeur l'analysant qui est dans ce moment.

Vous parler de ce temps de la passe est une tâche difficile, si pas impossible. On entre là, dit Lacan dans "ce qu'il faut bien appeler un au-delà de la psychanalyse, dans la véritable garde où succombe présentement toute énonciation rigoureuse sur ce qui s'y passe"².

On peut se demander si l'échec à en parler avec rigueur - toujours encore présent - tient à l'extraordinaire complexité des remaniements et transformations touchant toutes les instances de la structure et les partenaires qui y sont pris - destitutions, pertes, chutes, désêtre et restitutions qui opèrent au cours de cette passe pour aboutir à une séparation - ou alors si la difficulté d'en parler est due à son caractère aporétique - on dit qu'elle prépare l'issue véritable de la cure mais elle prend réellement, même si c'est momentané, la tournure de l'absence d'issue, sauf la mort, en tout cas dans ce qu'éprouve l'analysant.

Mais en vérité, il est difficile d'en parler rigoureusement parce qu'on ne cesse pas de se protéger de cet impossible là, de ce réel nu qui s'abat, de cet être et de ce désêtre qui frappent tour à tour et souvent en même temps les deux protagonistes, réel que l'ordre symbolique fonde comme ce qui l'excède et qui doit être enduré - "il le faut pour une psychanalyse didactique", dit la Proposition - réel méconnu, comme l'a si souvent tonitrué Lacan, réel dénié, évité : c'est notre tâche paradoxale, ici, de faire lien d'école autour de la prise en compte de ce qui défait tout lien. Une question d'abord : ce moment est-il unique ? Ou a-t-il lieu plusieurs fois au cours d'une cure ?

¹ Ce texte a été présenté dans le cadre de l'enseignement du collège de la passe à l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud le 6 décembre 1997 Paris.

² J. Lacan, 1^{ère} version Proposition, p. 17.

P. Valas nous parlant récemment, au fil de son bel exposé, des "pulsations de désêtre", ne suggérerait-il pas que ce moment de passe pourrait bien scander tout le processus ? "*Pulsation de désêtre*" : il faudrait sans doute, ces pulsations, les articuler aux scansion, battements, alternances entre fermeture et ouverture, "succion" propres à la dynamique inconsciente. "L'inconscient est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert, selon une pulsation temporelle" [...] dans laquelle « il apparaît. »"³

En vérité on peut soutenir que ce moment de passe s'annonce toujours au fil de la cure comme s'il se préparait et se contournait, s'essayait et s'évitait à chaque pas, par petits coups, par petites poussées, lui - ce moment du Réel - qui finira par prévaloir sur la scène et devra être soutenu, puis traversé : s'y réalise "la rencontre d'une limite" trouant ainsi l'horizon de toute cure menée à son terme.

Parlant de l'élaboration comme "travail à travers", comme "forage", Lacan dit en janvier 1969 : "Ceux qui sont sur un divan s'aperçoivent que ça consiste à revenir tout le temps sur le même truc, à tous les tournants on est ramené sur le même truc, et il faut que ça dure pour arriver justement à ce que je vous ai expliqué, à la limite, à la terminaison, quand on va dans le bon sens naturellement, où on rencontre la limite."

"Aller dans le bon sens" c'est sans doute être engagé sur une pente où on est tenté d'aller vers un au-delà du point limite, "plus impossible que l'impossible" comme le dit Angélu Silésius, là où le désir de l'analyste se trouve confronté à ce qui commémore le rien du sujet, ce qu'il était avant de surgir et de disparaître, et ce, dans le temps même où il surgit et disparaît lors de son premier accrochage à la chaîne signifiante. Lacan parle d'un point de "différence absolue" où s'opère un premier assujettissement, tandis que s'ouvre dans l'après-coup - je le cite - "la signification d'un amour sans limite alors que l'amour ne peut vivre que dans les limites de la loi"⁴.

Le moment de la passe ne se donne-t-il pas pour part dans ce retour dangereux de l'illimité, d'un amour sans limite que l'inscription dans le signifiant avait fondé comme signification ? Retour dans le réel abolissant tout sujet. Ce qui fera conséquence, c'est finalement la séparation d'avec cet amour là - avéré inviable. Le moment de la passe convoque l'amour absolu, et prépare à son congédiement.

³ J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts*, Paris, Seuil, 1973, p. 131.

⁴ *Ibidem*, p. 248.

Lacan dit qu'il faut que le même truc revienne beaucoup de fois, qu'il faut que ça dure, pour arriver à la limite. Qu'est-ce que cette répétition du même truc si ce n'est comme on sait, que ça se répète "...par rapport à quelque chose qui a toujours manqué...", "... répétition, toujours, du même ratage"⁵ : en fait et quels que soient les avatars toujours singuliers de ce qui a structuré l'advenue d'un sujet, répétition du trait unaire, où de l'être se rate. Répétition de la marque signifiante première appelant un autre signifiant par quoi apparaît un sujet aussitôt évanoui sous le deuxième signifiant - en somme répétition de ce refoulement originaire dont l'inscription du S_2 , comme réponse, se fait l'artisan : en quoi l'être se trouve frappé d'une perte.

Il nous semble que le moment de la passe vient buter sur ce petit drame inaugural avec arrêt sur l'être perdu. On tentera d'en reparler.

Si l'on articulait les choses en terme de jouissance on pourrait soutenir que dans le moment de la passe se trouve convoquée la jouissance que l'inscription dans l'Autre du signifiant avait constituée comme révoquée. Dès lors, l'effet de plus-de-jouir -qui est la conséquence de cette révocation - se trouve dans la passe, mis à nu, voire battu en brèche, en tout cas soumis à une sorte de dévoilement radical, à une interrogation qui passe par des voies que l'ordre symbolique fonde au-delà de lui-même. C'est un temps où être et désêtre se font une guerre sans merci.

S'il prélude à la fin de la cure, le moment de la passe - transi par ces mouvements de destitution et de restitution que Lacan a décrit - est censé ouvrir à l'analysant la possibilité de passer à l'impossible position de l'analyste. Celle-ci, comme on sait, oscille entre deux pôles : celui où il s'offre comme support d'un leurre débusqué comme tel dans sa propre analyse, le dit sujet supposé savoir, leurre nécessaire au déploiement du transfert, et qui sera en fin de compte mis à bas. Quant à l'autre pôle, celui de l'objet, il est en jeu dès le départ sous forme d'un rien agalmatique lui aussi nécessaire au transfert et qui, passant au déchet, tombant, séparé, sert comme le dit Lacan à "intégrer la phase de sortie de ce même transfert"⁶.

Redisons cela mais en introduisant la problématique de l'Autre et du savoir inconscient : ce moment de la passe, par définition, ne peut que passer ; il passe en effet mais non sans avoir fait passage à ce qui est d'une "autre contrée" si on reprend la métaphore des passes d'oiseaux migrateurs : l'inédite contrée d'un "désir de savoir", "aux rebuts de la docte ignorance",

⁵ *Ibidem*, p. 131.

⁶ *Ibidem*, p. 199.

désir de savoir, qui est le nom lacanien du désir de l'analyste. La mise en jeu, dans la pratique de la cure, de ce désir dont le savoir fait cause, est censée conduire à la destitution du sujet que l'on supposait savoir le savoir inconscient. Par ailleurs, la cause du désir dont l'analyste, tout au long de la cure, se fait le tenant-lieu perd transitoirement sa valeur d'agalma de l'Autre pour devenir "*sicut palea*". Du coup, le savoir insu qui trame l'Autre perd sa consistance : il ne fonctionnera plus désormais que comme savoir partiel, sans sujet, toujours défaillant, créé à chaque "coup" et à chaque coup, par quelque biais, mis en échec.

Ainsi la condition pour qu'il y ait chance d'analyste, cette condition transformatrice de la position du sujet, passe par une déposition. Elle rencontre nécessairement la figure du déchet que l'analyste, lui, "se sait être" : déchet du processus de la cure, déchet aussi bien d'une humanité en quête du seul bonheur. "L'enthousiasme" dont parle Lacan, dans sa *Lettre aux Italiens*, vient selon lui à la place de l'horreur de savoir dont la cause, propre à chacun, a été cernée : ayant laissé tomber l'amour de la vérité, ce ressort du transfert, il y a place pour un désir se donnant le savoir comme objet-cause. Le savoir vient en place du manque et la valeur agalmatique de cet objet, "savoir" pour le désir, retrouve son lustre. La passe dans la cure ne serait-elle pas une passe de l'horreur à ce qui fera plus tard enthousiasme ?

Dans ce moment se creuse en tout cas, se prépare une séparation affectant les deux partenaires, mais pas seulement eux, pas seulement ceux là qui vont se quitter, se séparer effectivement. La séparation sépare dans la structure telle qu'engendrée par le signifiant, ou alors elle ne sépare rien. Nous allons y revenir.

Pourquoi faut-il que cette séparation s'opère à la limite, c'est-à-dire au point où la parole deviendrait, un temps, impossible ? Je ne répondrai pas directement à cette question. Certes la parole se reprendra dans la cure, mais délestée - ou déliée - de ce qui l'animait dans le transfert.

Si l'on se tourne du côté de la procédure de la passe, on pourrait en somme très simplement soutenir que cette procédure énonce, dans des coordonnées symboliques nouvelles, ce que fut le moment de passe en fin de cure. C'est dans cette procédure hors cure que le moment de la passe dans la cure trouve à se déclarer et reçoit sanction, sur une certaine place dite publique. Et ce, à partir de la parole transmise d'un passant, nullement sujet mais qui, comme le dit Lacan, "s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi le destine la position de l'analyste".

De ce "nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective"⁷ nous avons précédemment interrogé la répartition du dire et des dits dans la procédure, et par ailleurs tenté de dégager les effets d'incroyance que cette même procédure serait à même d'engendrer dans une école où elle se pratique.

Aujourd'hui nous retournons donc à la cure, à ce qui précède cette dite et possible procédure. Nous repassons par ce moment pour lequel, et ce n'est sûrement pas par hasard, Lacan utilise le même signifiant "passe" dans les deux cas. Entre les deux existe un lien qui fait passer la passe repérée dans la cure à la déclaration dans la procédure, ce qui ne contredit pas le fait que, du point de vue de la structure en jeu, c'est-à-dire de la position du sujet dans la parole, l'une n'a rien à voir avec l'autre.

Au lieu de nous tenir au texte si difficile et tant lu de la Proposition, allons donc voir du côté de l'aliénation et de la séparation, ces deux temps ou plutôt ces deux opérations de la dialectique du sujet dans son rapport à l'Autre. Comment pourrait-on y articuler ce qui arrive dans la passe ?

On sait que le deuxième temps est issu du premier, le temps de l'aliénation, auquel il reconduira le sujet "mais non sans présenter cette torsion fondamentale par quoi ce que le sujet retrouve, ce n'est pas ce qui anime son mouvement de retrouvailles"⁸. Cherchait-il l'objet qui cause le désir et retrouve-t-il le manque engendré dans le premier temps ? Laissons pour l'instant cette phrase relativement sibylline de Lacan. Les commentaires qui suivent permettront peut-être d'en saisir quelque sens.

De quoi s'agit-il ? Rappelons pour rafraîchir les mémoires que dans le premier temps, nommé aliénation, l'inscription dans le signifiant provoque une perte d'être - ou plutôt elle divise le sujet en l'assignant pour part à se perdre dans l'opacité du non-sens, tandis qu'il se trouve contraint, s'il ne veut pas tout perdre, de choisir le sens qui émerge au champ de l'Autre. Dès lors "... le sens ne subsiste, dit Lacan, qu'écorné de cette partie de non-sens, qui est, à proprement parler, ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient". Et il ajoute : "... il en est de la nature de ce sens (...) d'être dans une grande partie de son champ éclipsé par la disparition de l'être induite par la fonction même du signifiant".⁹

⁷ J. Lacan, 1^{ère} version de la Proposition de 1967, p. 20.

⁸ J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 199.

⁹ *Ibidem*, p. 192.

On est ici aussi bien, comme je l'annonçais plus haut, dans le couplage du signifiant primordial et de l'autre signifiant, dont Lacan a produit le schème, élaborant par-là même la doctrine freudienne du refoulement originaire. C'est l'autre signifiant, établit Lacan, le "pour-un-autre-signifiant", le S_2 , c'est celui-là qui, "répondant" au premier, provoque la disparition du sujet. Car ce dernier était apparu au champ de l'Autre sous la houlette du S_1 , le signifiant unaire, marquant le sujet du trait de l'idéal prélevé dans l'Autre. Le S_2 , lui aussi venu de l'Autre au titre de réponse par quoi le sujet s'éclipse, fera point d'attrait pour tous les autres signifiants, donnant lieu au savoir inconscient et à ses effets de signification, à tout jamais hors de portée directe du sujet.

Soulignons qu'ici, dans l'aliénation, Lacan accroche la division du sujet à la division entre l'être et le sens et que le non-sens est du côté de l'être. Mais ce non-sens, s'il se "réunit" au sens, l'entame. Ce en quoi consiste justement l'inconscient : l'inconscient, c'est l'entame du sens. Quant à la division du sujet, Lacan la désigne notamment en disant que "[...] il n'y a de surgissement du sujet au niveau du sens que de son *aphanisis* en l'Autre lieu qui est celui de l'inconscient".¹⁰

Pourquoi faut-il souligner cela ? Parce que le moment de la passe est pour part un moment d'être, un point d'arrêt sur l'être, "à l'extrême du possible" comme l'écrit Bataille, un moment où le non-sens envahit la scène analytique et n'entame plus mais excède tout sens. En fait c'est un moment hors sens, et dans ce moment s'incarne ce que Lacan nomme une "pétrification" du sujet, son gel dans le S_1 , qui ne le représente plus pour un autre, parce que ce signifiant, il l'est devenu : il se trouve fixé dans le trait unaire sous lequel il "succombe" ; "[...] notre sujet, écrit Lacan, est mis au vel d'un certain sens à recevoir ou de la pétrification"¹¹ (*Écrits*, p. 841).

Eh bien, dans le moment de la passe, vous pourrez constater qu'il est un temps où le sens ne se reçoit plus. Ça ne s'enchaîne plus. Il y a suspens de la parole et des effets qui s'y engendrent : les effets de signifié, index d'effets de vérité, voire de signification de savoir n'ont plus lieu. Dans ce silence, qui s'il n'est pas nommé par l'analyste, ne fait, telle la pulsion de mort déchaînée, aucun bruit, dans ce moment au cours duquel le sujet semble cloué sous un seul signifiant, c'est le corps de l'analysant comme celui de l'analyste qui entrent en jeu - le corps qui fait trait et trait qui est un UN (4 octobre 1975, Genève).

¹⁰ *Ibidem*, p. 201.

¹¹ J. Lacan, In *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 841.

En lieu et place du S_1 , se présente ce qu'il marque, l'être-là d'un corps s'exhibant et s'offrant à la possibilité menaçante de tous les maux, le mal ultime étant la mort pure et simple de ce corps là, face à l'analyste défié, mais lui aussi réduit pour l'analysant à une présence corporelle, dont il faut souligner le caractère ambivalent : s'y lit l'effroi d'une destruction réelle, d'une catastrophe sans nom - "il est là comme la mort dans son antre" racontait une patiente mais c'est également sur ce corps qu'à un moment donné seront prélevés les signes d'une possibilité, la possibilité de réenchaîner, de reprendre une parole adressée, de faire un pas vers ce qui se nomme "la vie".

La position tenue par l'analyste est ici très difficile mais décisive. Nous ne pouvons en dire quoi que ce soit qui ne soit tiré de l'expérience, toujours singulière.

Si l'analyste prend peur et qu'il parle pour boucher le trou, pour rassurer lui et l'autre, pour interpréter ou seulement nommer ce qui se passe, il reste dans l'ordre ancien du sujet supposé savoir et ne fait en général qu'augmenter la béance (si ce syntagme "augmenter la béance" veut dire quelque chose). Il approfondit en tout cas l'abîme et la détresse qui se montrent sur le divan. Dans ce moment de nudité "les mots ne servent qu'à fuir" écrit Bataille en quête, lui, de l'expérience de l'extase qui est aussi une expérience de l'inconnu.

Si au contraire l'analyste n'a pas peur et qu'au cœur d'une attention subtile à ce qui se passe, il laisse son corps devenir pour l'analysant un lieu où ce dernier pourra de son propre mouvement prélever des signes qui feront réponse pour lui, alors une issue se dessine, les murs de la caverne se mettront à palpiter pour reprendre la métaphore platonicienne de Lacan.

Il faut ici remarquer que ce qui est lu sur le corps de l'analyste, ce sont momentanément des signes et non pas des signifiants. L'étrange c'est que ces signes qui veulent dire quelque chose pour quelqu'un - mais il faudrait dire quoi et pour qui ? - sont apparentés à l'objet cause du désir.

L'objet fait signe, telle est la formule qui - me semble-t-il - affecte ce moment de la passe, à sa pointe extrême. L'objet fait signe. La cause du désir fait signe. N'est-ce pas une manière d'indiquer que ce moment a quelque chose à voir avec la structure de la psychose, par delà - ou avec - la position dépressive et le deuil mentionnés par Lacan ?

Une poignée de main sans compassion, légère, un regard où peut se lire un sourire, le son de la voix où pourrait se donner à entendre comme l'humanité d'un bruit, un rire infime, voire la formulation si elle se présente, d'un calembour, voilà les pauvres détails sur lesquels l'analysant du fond de

sa détresse va peut-être pouvoir se fonder pour sortir de sa situation tragique et saisir que "la vie" peut reprendre ses droits. Le terme "la vie" paraît très vague : faut-il entendre la vie du désir, et au-delà, "vie sexuelle". Tenons-nous plutôt pour l'instant à la proposition de Giorgio Agamben : "la vie est ce qui anime l'être".

Mais l'important est bien de saisir que cette lecture est celle de l'analysant : c'est lui qui, sortant d'une sorte de supplication muette où se trouvait clouée sa demande d'amour, se fabrique son S_2 .

En vérité nous allons d'un pas trop rapide car pour en arriver là, pour cerner un peu la portée de ce théâtre noir, ancré dans le réel, pour en sortir, voire en rire, pour esquisser un aspect de ce qui s'y passe, comme ce qui en permettra l'éventuelle résolution, il nous faut d'abord envisager la seconde opération qui boucle la causation du sujet dans son rapport à l'Autre : ce que Lacan a donc nommé séparation.

Vous savez qu'au cours de cette seconde opération, est centrale l'interrogation du désir de l'Autre qui est tout autant, comme Lacan s'évertue à le répéter, celui du sujet : "...il y a longtemps que je vous ai dit que c'était le même..."¹².

Il s'agit de "l'éprouver" ce désir opaque, non nommable comme tel, de le nommer en le démarquant de la jouissance, et d'imaginer son objet, ce dont le sujet est bien incapable, écrit à peu près Lacan.

Je ferai ici une petite parenthèse car il est intéressant de noter au passage les différents sens du mot "éprouver". Éprouver le désir de l'Autre, ce pourquoi on est capable de payer un prix plus que maximal.

Je résume les notations du Littré, elles nous intéressent toutes :

- Ça commence par "reconnaître par une opération si une chose a la qualité requise". (C'est un remède que j'ai éprouvé).

Je traduis en tâtonnant : voyons si cet analyste en son désir est digne de porter ce nom. Est-il capable de supporter que je commence de me séparer de lui ?

Ça continue par : mettre à l'épreuve, en parlant des personnes. ("Tranquillisez mon cœur, vous l'éprouvez sans doute" écrit Racine dans *Esther*).

C'est vrai que le désir de l'analyste est mis à l'épreuve dans cette affaire.

¹² J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 195.

Ça se poursuit par : "Hasarder, risquer" ("Quand tu vins du monde éprouver l'aventure" : c'est de Thomas Corneille, le frère de Pierre qui s'est commis dans l'écriture d'une tragi-comédie, *Ariane*).

Le sujet dans la séparation, nous le rappellerons, risque une mise qui est la part perdue de lui-même. Dans la passe il "éprouve l'aventure" de la mort, il risque sa vie, comme mise. Il réduit sa vie à ce rien qu'il peut tenir en main et mettre en jeu. N'est-ce pas là, selon Lacan, l'essence même du pari pascalien ? Et ce faisant, "l'essence même du Je, qui est comme la fine pointe d'un sujet quand il ne retire pas son épingle du jeu", selon ce que nous disait récemment Marjolaine Hatzfeld.

- Ça se poursuit encore dans Littré par : "Faire subir des épreuves, mettre en des difficultés ou des souffrances qui donnent occasion au mérite" ("Dieu nous éprouve en toute manière").

Ici surgit la dimension d'un Autre exigeant "obscurément" la dette, le sacrifice de ce qu'on a et de ce qu'on est. Bien entendu il s'agit toujours, dans cette opération, de sortir à tout prix de l'obscurité le désir de cet Autre, dont il faudrait s'assurer qu'il existe, comme désir distinct de toute jouissance, ce qui dans la passe n'est nullement assuré. "... le sacrifice, dit Lacan, signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le *Dieu obscur*"¹³.

- Puis vient le sens : "Apprendre par sa propre expérience" ("J'éprouvai mais trop tard que...")

À partir de cette expérience dans la cure, toujours singulière, l'analysant apprend ce avec quoi il s'agira de vivre, l'inconnaissable du désir, de son objet, l'inexistence de l'Autre, l'éviction de la jouissance et son effet de plus-de-jouir, le manque inscrit au cœur même de l'ininscriptible sexualité.

Ensuite Littré mentionne le sens "ressentir" : "Éprouver du plaisir, de la douleur".

La passe comme temps de la jouissance comme douleur, je ne commente guère.

- Il y a encore le sens de "subir" ("La forme du gouvernement éprouva de grandes altérations").

En vérité oui, cette expérience, qu'il a à traverser, l'analysant la subit, pour part. Et l'analyste aussi la subit même s'il la soutient. Au cours

¹³ Ibid p. 247

de cette expérience ils vont tous deux "subir de profondes altérations", comme dit le dictionnaire.

- Et enfin, *last but not least* il y a le : "s'éprouver, se mettre soi-même à l'épreuve, comprenant se mettre l'un l'autre à l'épreuve, tenter l'aventure". Les citations pour cette rubrique sont très nombreuses et intéressantes. Je ne retiens que celle-ci : ("Elle luy monstra sa bleceure et luy compta comment elle se l'avoit faite pour s'esprouver elle mesme"). C'est extrait de *Brutus* où Cicéron parle de l'éloquence.

Il me semble que tous ces sens interviennent dans la locution "éprouver le désir de l'Autre", à l'œuvre dans la séparation : mettre à l'épreuve, ressentir, apprendre par sa propre expérience, cette expérience, la subir pour part, y subir des transformations, se mettre à l'épreuve, l'un l'autre, mais surtout hasarder, tenter aventure...

C'est une aventure dont le risque ne se décide pas mais se prend, si tant est que l'analyste est à même d'en soutenir le processus, ce qu'il ne sait pas exactement à l'avance... Ce risque est loin d'être nul, puisque le sujet, pour "éprouver" le désir de l'Autre, qui est le même que le sien, pour en savoir un bout de ce désir opaque et s'assurer de son objet, peut être conduit, comme nous l'avons déjà suggéré, jusqu'à mettre réellement sa vie en jeu : le "peut-il me perdre" excède ici tout fantasme de mort. La nécessaire opération structurale, selon laquelle le sujet avait à disparaître pour devenir sujet de l'inconscient se trouve ici utilisée, mais dans un contexte où cette disparition peut passer à l'acte et devenir mort réelle. S'il est vrai que dans la séparation ainsi nommée par Lacan, le sujet est amené à faire du manque subi au cours de l'aliénation un objet pour le manque de l'Autre, alors on peut soutenir que dans la passe, il veut être, en manquant réellement à l'Autre, soit en lui sacrifiant sa vie, l'objet de son désir. Il veut "avec sa perte" faire désirer l'Autre, obtenir qu'il "crache" son désir : en somme, pour obtenir ce témoignage, il veut être l'agent en personne qui troue l'Autre et le décomplète.

On serait tenté de ramener un tel geste à celui de l'hystérique. En vérité il ne faut pas les confondre car ce qui intéresse cette dernière est de mettre en impasse le désir de savoir de l'Autre et ce qui s'en produit, pour s'égaliser, dans une perspective infinie, à l'objet de la jouissance d'un Autre qu'elle veut, elle, combler.

Dans la séparation, la faille repérée dans l'Autre ne se comble pas, elle est au contraire ouverte. Elle est "attaquée". Ce qui se comble par là écrit Lacan c'est "seulement la perte constituante d'une des deux parties" du sujet. La disparition propre au premier temps se fait objet dans le second et

il est ajouté que c'est cela même - le fait d'opérer "avec sa propre perte" - qui ramène le sujet à "son départ"¹⁴.

Le sujet revient en effet à l'opacité de l'être produite par l'aliénation, mais cette fois non sans cette torsion où il se "réalise" comme objet perdu, cause du désir. Si le sujet "joue sa partie"¹⁵, c'est-à-dire s'il lui est possible d'aller jusqu'à faire de sa propre disparition un objet pour le désir de l'Autre, sans pour autant passer à l'acte du mourir, alors il y a consentement à cette disparition et à son inéluctable conséquence, une perte d'être, ou plus précisément un manque à être, que la dialectique de l'objet pourra soutenir.

En terme de jouissance, on dira qu'à la jouissance constituée comme perdue par l'inscription dans l'ordre symbolique, il peut être souscrit parce que l'opération a produit son effet, lié au plus-de-jouir.

Il faudrait maintenant porter attention à l'inscription du S_2 auquel le S_1 s'adresse pour représenter le sujet. Le S_2 c'est, dans le registre du signifiant, ce qui répond à l'appel du S_1 . Entre l'appel et la réponse au niveau symbolique, ça se réenchaîne et c'est sans doute ce qui permet à la parole dans la cure de reprendre cours.

Ce qui fait différence d'avec ce qui avait lieu avant le moment de la passe, c'est que le manque peut faire réponse, du moins chez les névrosés, sans que ça précipite dans un sentiment d'abandon, ou de haine, voire dans la mort pure et simple...

Laissons à la poursuite de ce travail vraiment préliminaire le soin de méditer sur le cours et le destin de la demande d'amour dont nous n'avons pas parlé sauf à signaler que dans le moment de la passe, prenant forme de supplication muette, elle laisse tout le champ à la pulsion de mort.

Ce sera l'occasion de réfléchir à la dialectique de l'appel et de la réponse et aussi bien, comme le suggérait P. Valas, de montrer comment on passe du tragique au comique, de l'horreur de savoir au "Gai savoir".

Bataille écrivait : " La seule vérité de l'homme enfin entrevue est d'être une supplication sans réponse". C'est peut-être une vérité. Ce n'est sûrement pas un destin.

¹⁴ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 844.

¹⁵ J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 199.